

L' Abeille.

8me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

8me Année

VOL. VIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 29 SEPTEMBRE 1859.

No. 3.

A L'ENFANT.

Oh ! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie !
Enfant ! garde ta joie !
Lis ! garde ta blancheur !

Sois humble ! que t'importe
Le riche et le puissant !
Un souffle les emporte.
La force la plus forte
C'est un cœur innocent !...

Reste à la solitude !
Reste à la pauvreté !
Vie sans inquiétude !
Et ne te fais d'étude
Que de l'éternité !

Il est loin de nos villes
Et loin de nos douleurs,
Des lacs purs et tranquilles
Et dans toutes les îles
Sont des bouquets de fleurs !

Flots d'azur où l'on aime
A laver ses remords !
D'un charme si suprême
Que l'incrédule même
S'agenouille à leurs bords !

L'ombre qui les inonde
Calme et rend meilleurs ;
Leur paix est si profonde
Que jamais à leur onde
On n'a mêlé de pleurs !

Et le jour, que leur plaine
Réflète éblouissant,
Trouve l'eau si sereine
Qu'il y hasarde à peine
Un nuage en passant !...

Lac que le ciel parfume !
Le monde est une mer ;
Son souffle est plein de brume,
Un peu de son écume
Rendrait ton flot amer !

Et toi, céleste ami qui gardes son enfance,
Qui, le jour et la nuit lui fais une défense
De tes ailes d'azur !

Invisible trépied où s'allume sa flamme !
Esprit de sa prière, ange de sa jeune âme,
Cygne de ce lac pur !

Dieu te l'a confié, et je te le confie !
Soutiens, relève, exhorte, inspire et fortifie
Sa frêle humanité !

Qu'elle garde à jamais, réjouie et souffrante,
Cet œil plein de rayons, cette âme transparente,
Cette sérénité

Qui fait que tout le jour, et sans qu'elle te voie,
Ecartant de son cœur faux desirs, fausse joie,
Mensonge et passion,

Prosternant à ses pieds ta couronne immortelle,
Comme elle devant Dieu, tu te tiens devant elle
En adoration !

VICTOR HUGO.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

(Suite.)

Deux ans à peine écoulés, en 1847, avec l'assentiment de ses supérieurs, il donna sa démission de son modeste vicaire, et se voua complètement aux enfants et aux jeunes gens vagabonds. Il en recueillit une vingtaine, se logea avec eux dans une pauvre maison, vendit, pour les entretenir, presque tout son petit patrimoine, travailla avec eux, invoqua pour eux et attira sur eux la charité pieuse et la sympathie publique. Trois ans après, en 1850, il en avait trente-cinq, il les établit avec lui dans une maison plus vaste, une ancienne filature que, de ses mains et des leurs, il avait adaptée à sa destination. Depuis cette époque, les pauvres petits vagabonds sont accourus ; les dons et les legs sont venus ; l'établissement dépense maintenant chaque année près de 40,000 francs, employés avec autant de bonté tendre que d'économie. M. l'abbé Halluin n'a jamais douté de son succès ; quand on lui demandait d'où lui viendraient les ressources qu'exigeait son entreprise, il répondait : " C'est l'affaire de la Providence ; " quand on lui exprimait quelque inquiétude sur l'efficacité de ses soins, " il n'appartient qu'à Dieu, disait-il, de juger si définitivement l'œuvre est bonne ; en attendant, je tâche qu'elle le devienne un peu plus chaque jour. " Aujourd'hui, cent soixante-dix enfants ou jeunes gens, naguère sans ressource, sans asile, sans état, sans éducation, vivent autour de l'abbé Halluin, s'élèvent chrétiennement, se forment à son affectueuse discipline à des sentiments, à des habitudes, à des professions honnêtes. Plus de deux cents élèves sont déjà sortis de l'établissement, et l'abbé Halluin n'a pas cessé de veiller sur eux. Quand ils restent dans le pays, il les visite, les marie, baptise leurs enfants, leur vient en aide de toute manière. L'un d'eux, au moment de se marier, manquait des objets les plus nécessaires à son petit établissement ; l'abbé Halluin, après les lui avoir donnés, va voir lui-même la chambre du jeune ménage, il trouve qu'un meuble essentiel, un poêle y manque ; rentré chez lui, il

fait enlever celui de sa propre chambre, et l'envoie aux nouveaux mariés. D'autres, parmi ses élèves, dispersés au loin et dans les diverses voies de la vie, laboureurs, ouvriers, soldats, restent en rapport avec l'abbé Halluin, lui écrivent, le consultent, et lui donnent la plus douce récompense qu'il puisse recevoir en ce monde, le spectacle de leur bonne conduite et le témoignage durable de leur reconnaissante affection.

L'Académie, heureuse d'associer le nom de M. de Montyon à cette œuvre excellente, décerne à M. l'abbé Halluin un prix de 3,000 francs.

C'est à deux femmes, Anne Duré de Bécherel, en Bretagne, et Maguerite Monnier, femme Thiébault, de Vie-sur-Seille, en Lorraine, que sont destinés les deux autres prix, de 2,500 francs chacun, qu'a votés l'Académie. Nées toutes deux dans la condition la plus obscure, toutes deux vouées, dans leur pauvre maison et pour leurs pauvres parents, aux plus rudes travaux et aux plus pénibles soins, elles ne se sont pas contentées de remplir, avec un dévouement infatigable, leurs devoirs de fille, de femme, de sœur, de tante ; elles ont porté, hors du cercle de la famille, l'activité de leur âme et de leur vie. La charité a quelquefois ses goûts et comme ses, fantaisies particulières ; certaines infortunes lui plaisent et l'attirent plus que d'autres. Anne Duré, visitant, il a neuf ans une pauvre vieille femme de sa petite ville, la trouva étendue sur un grabat, et entièrement dépourvue de couvertures et de linge ; elle s'empressa de lui apporter les draps de son propre lit, et l'imagination frappée de ce genre de détresse, elle se mit à quêter partout de vieux draps, du vieux linge, des vêtements de toute espèce ; et recueillant, conservant, réparant tout ce qu'elle pouvait obtenir, elle en remplit deux grandes armoires et un coffre, principaux meubles de sa modeste chambre, et fonda chez elle un véritable bureau de lingerie qui vient en aide, depuis neuf ans, au dénûment des malades, des infirmes, des vieillards de Bécherel et de la campagne environnante. Anne Duré renouvelle chaque année au premier jour de l'an, dans